



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## Universitätsbibliothek Paderborn

**Bon an, mal an**

**Lavedan, Henri**

**Paris, 1908**

12 octobre 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

*12 octobre 1907.*

Vous vous rappelez le cri mélancolique du gardien de musée que l'on entendait naguère — avant qu'il fût remplacé par le sifflet — se perdre à travers les salles pleines de trésors, pendant que la foule des visiteurs rabattus s'écoulait tristement et comme chassée du paradis : « On fer...me ! » ? Eh bien, tous ces jours-ci, au fur et à mesure que Paris se ranime, il m'a semblé qu'une voix pareille s'élevait pour lancer et faire traîner un cri analogue, et cette fois c'était : « On ren...tre ! » que disait, avec le même accent désolé, l'invisible et fantomatique gardien.

Les mille bruits du trottoir et de la chaussée reprenaient sa plainte, depuis les claquements de fouets et les timbres des omnibus jusqu'aux beuglements des autos : « On rentre ! » Les vendeurs de journaux l'aboyaient en pataugeant

dans les flaques. Sur les murs et le ciel gris couleur d'ennui, je lisais en lettres-réclames l'inscription fatale : « On rentre ! »

Pour si peu de temps que l'on ait quitté la grande ville, ah ! que petite elle paraît donc quand on la retrouve au sortir de la gare inhospitalière ! Eh quoi ! est-ce là mon univers habituel ? Oui, voici mes beaux quartiers, mes fameux boulevards, le même décor, toujours planté de mes anciennes joies et de mes malheurs récents ! A ces minutes, invariablement, me revient en mémoire la question saugrenue que me posaient, il y a plus de vingt ans, dans les tièdes ténèbres de la chambrée, à chaque retour de permission, les loustics réveillés : « Eh bien ? mon colon ? Paris est-il toujours en place ? »

Un quart de siècle plus tard, je puis encore, sans me tromper, faire la réponse : « Oui, oui, tout est toujours en place ! » Et l'on en éprouve presque un étonnement à tel point cet indispensable Paris s'oublie vite et manque peu dès qu'on a le courage de se brouiller pour quelques mois avec lui.

Le soir où j'y suis revenu il pleuvait. Il pleut toujours quand on rentre. C'était la nuit, l'eau sale, les larges sabots des chevaux qui font jailir la boue jusqu'à la hauteur des entresols, le vent qui brise les parapluies comme des pailles. Les becs de gaz, les lumières électriques ne projetaient que des lueurs mouillées. Je me sentais l'âme transie. Le ruisselant cocher que je

pris m'accepta sans chaleur, avec des grognements d'ourson. Je lui donnai en tremblant mon adresse et nous partîmes. J'avais beau me dire, pour m'exciter, que je rentrais « chez moi », que j'allais retrouver, comme il est écrit dans les romans intimes, « ma table encombrée de bibelots » et « mes pantoufles chaudes » et « mes chères habitudes », je restais malgré tout effrayant de calme et je me faisais l'effet d'un émigrant. Mais je fus bientôt rudement secoué de mes langueurs. A deux reprises, le brave homme, qui s'imaginait me conduire, faillit nous verser et je compris, en un éclair, que, par cette exceptionnel déluge, il avait été forcé de mettre dans son eau beaucoup plus de vin qu'à l'ordinaire. Enfin, comme une troisième fois il avait failli me broyer contre un de ces chariots cylindriques et non suspendus qui, prétend-on, portent bonheur, je veux dire une voiture de vidange... alors je baissai la glace et, le buste sorti, rassurant d'une main mon chapeau, gesticulant de l'autre dans l'espace, je m'exprimai avec véhémence. Vous croyez que, sur son siège, le brigand s'émut ? Il me laissa finir et quand, à bout de souffle, je m'arrêtai, alors seulement, se tournant à demi et de côté, il grasseya : « Oh ! parle encore ? »

Instantanément mes noirs papillons s'envolèrent. Ces trois mots, tombés comme des perles dans mon cœur, avaient suffi pour me rattacher d'un coup à notre Paris délicieux.

\*  
\*\*

— Irez-vous, mademoiselle? — J'irai. — Et vous, madame? — Moi aussi. — Et vous, monsieur? — Sûrement. Si d'ici-là les Apaches me prêtent vie, j'irai. — Moi, soupire un autre, je voudrais bien, mais c'est si loin, si loin! Trente-six jours en mer! — Pas du tout. Vingt-cinq seulement par le Canada. — Moins encore, ajoute un renseigné, dix-huit par le Transsibérien. Mais on dit que c'est dur. — Tant pis! Et puis, qu'est-ce que dix-huit jours de wagon?

Vous avez deviné qu'il s'agit de l'Exposition qui aura lieu à Tokio, en 1912? Depuis qu'elle est annoncée, on ne parle pas d'autre chose, et les désirs s'agitent, battent des ailes. Enfin on est fou, on rêve de maisons de thé... C'est d'ores et déjà, et avant même d'être parti, le voyage « qu'il faut avoir fait ».

Ah! Djipen! Empire du Levant, des trois mille huit cent cinquante îles! quelle fascination n'exerces-tu pas sur nous? Dès que l'on prononce ton nom, Japon, c'est comme un froissement de crépon et de papier huilé; nous voyons se balancer des lanternes peintes éclairées de lueurs douces comme la lune, le ciel se peuple de cerfs-volants à ribambelle de comètes, ainsi que dans les estampes de Hiérashigué, et nous pensons à la fête des parasols et à celle des chrysanthèmes, et à celle des cerises, et à

celle des fleurs de pêcher. Nous suivons des sentiers étroits et sinueux sucrés de neige, où les hauts patins des mousmés laissent des traces d'oiseaux, nous passons sur des petits ponts dont l'arche, pas plus grande qu'une anse de bouillotte, enjambe un ruisseau de cristal, et nous nous mettons à plat ventre pour étudier de plus près les thuyas nains de deux cents ans qui tordent les nodosités de leurs racines dans des vases de grès vert de jade ou brun quenouille de roseau. C'est le vieux, très vieux Japon, le Japon millénaire, celui des livres d'étrennes, des anciens navigateurs montés sur des frégates et des « flûtes », celui des samouraï en armures bleu-langouste, des grands sabres et des petites tasses, celui des palais, des temples et des bazars, des toits aux angles retroussés qui ont l'air de toujours rire, des petits chevaux gras presque noyés en entier dans les torrents de leur crinière, le pays du palmier-éventail et du bois de couleuvre, des chats sans queue, où les soldats mangent la chair des serpents qui donne le courage. Et c'est aussi pour nous, frivoles enfants en perpétuelle récréation, le pays des mièvres poupées au casque de luisant ébène, aux joues de farine, dont la bouche semble faite d'une coupure au rasoir en pleine chair... Au bord, il est resté une mince ligne de sang, et ce sont les lèvres... Le pays également des jongleurs trapus et des acrobates que nous avons admirés dans les cirques où,

des orteils crispés de leurs pieds nus dont la plante a des reflets cuivrés de champignon, ils s'arc-boutent à la flexible perche de bambou... Et on pense à Loti, à des ciels, à des choses, à d'étranges musiques...

Moi, je me rappelle M. Edmond de Goncourt.

Le Japon! *Leur* Japon à Jules et à lui! *Son* Japon à lui tout seul, Edmond! Ah! qu'il l'a aimé, convoité! C'était l'Amérique de ses insomnies. Qu'il désirait donc la connaître! Pour cet unique et hallucinant voyage, il eût renoncé à un an de « grenier ». Et cependant, s'il blanchissait encore au milieu de nous, le magnifique et affectueux égoïste, tel que la pointe de Bracquemond nous en a laissé l'image inquiète, aristocratique, sèche et serrée, avec ses cheveux souples et fins d'argent verdâtre, son noble nez pincé aux coins et son œil de canard japonais à la pupille de laque... oui, s'il était là, balançant sa jolie main désossée de violoniste, comme je suis sûr que l'idée ne lui viendrait même pas d'aller à Tokio en 1912... pour l'Exposition! Non, grand et droit, en chaussons qui cirent le parquet, il irait le soir, avant de se coucher, regarder un instant, dans la pièce où elles étaient disposées, ses collections de boîtes poudrées d'or ceintes de molles cordelières orange, ses gardes de bronze ajouré, ses kakemonos frémissant comme des tôles peintes le long des murs et où étaient figurés de pâles tigres qui ricanaient et des poissons

volants merveilleux faisant la cabriole dans une chute d'eau, et des hiboux blonds perchés sur une branche en trois coups de pinceau vers lesquels s'avançaient invinciblement les doigts illusionnés par l'attirante élasticité des plumes, ... et ses innombrables netzkés d'ivoire, de toutes les patines, qu'il était si malheureux de voir pris, par les ignorantes bécasses auxquelles il les montrait nonchalamment, pour des manches d'ombrelles ! Et contemplant ces chères choses où s'était engloutie une bonne moitié de son existence, il s'écrierait : « Qu'irais-je fabriquer là-bas, Dieu du ciel ! Pour ne voir que des machines, des canons et des schrappnels ? et loger dans quelque Métropolitain ou Pyramidal installé à l'européenne avec « tout le confort moderne » ? quand je me trouve si bien ici, derrière les petits carreaux de ma maison d'Auteuil et qu'en une demi-heure je suis rendu chez Bing sans courir les mers ! Et que deviendraient en mon absence ma vieille servante Pélagie et mes jeunes disciples ? Ne bougeons pas. »

Voilà ce que penserait à coup sûr avec sagesse le biographe d'Outamaro, « peintre des maisons vertes ». Et, le dimanche suivant, nous le reverrions — avec quelle savoureuse et discrète joie ! — assis, selon son habitude, sur un divan du *grenier*, au fond, face à l'entrée, une jambe repliée sous l'autre. Sa tête puissante et hautaine émergerait toujours des flocons du foulard de soie immaculée. Il parle. Tout le



monde l'écoute, et je l'entends encore. A pas prudents, le dos mystérieux, la barbe effarouchée, tel qu'un Clouet de sacristie, Huysmans — qui depuis est mort comme un saint — vient précisément de sortir. Il a poussé la porte qui est retombée avec le ouaté d'un « tambour » de chapelle.

Aussitôt alors, c'est à qui célébrera l'àpre et aigre talent de l'auteur d'*A vau-l'eau*, on vante la chagrine et ombrageuse douceur de ses relations, et plus d'un le plaint pour sa santé précaire.

Goncourt qui l'aime et l'admire, et sincèrement veut l'honorer, dit après une minute de réflexion : « Quand il vous donne une poignée de main, c'est comme s'il vous remettait une petite taupe morte. »